

L'«Histoire de ma littérature» de M^{me} d'Arconville (1720-1805): écriture de soi et généalogie d'une personnalité intellectuelle

MARC ANDRE BERNIER

Abstract: Madame d'Arconville stands out amongst eighteenth-century women of letters because she has always combined the practice of literature with the much more unexpected study of science. When at the end of a very long life this versatile *savant* returns to what she calls the 'story of her head', the anecdotes she recounts constitute a genealogy of her thought stemming from her childhood's encyclopaedic curiosity. Our essay examines this riveting intellectual narrative through two unpublished autobiographical manuscripts written around 1803: the *Histoire de ma littérature* and *Mes souvenirs*. These documents are less concerned with rooting identity in an intimate sense of self (as per Rousseau's approach) than with investigating the genealogy of what would later be called an *intellectual personality*. Her self-writing thus beckons us to rediscover an engulfed world both within and outside the self. The identity her autobiographical writing constructs makes it not only possible to retrace the intellectual history of a woman, but also enables us to apprehend the experiences from the lives and minds of the period's vast networks of sociability.

Keywords: French Enlightenment, self-writing, women's intellectual history, history of sociability, Mme d'Arconville

En juillet 2019 paraissait un livre intitulé *L'Avenir des Lumières*, qui était placé sous l'égide de la Société internationale d'étude du dix-huitième siècle et dont le lancement eut lieu pendant le congrès qu'organisait cette société à Édimbourg. En réunissant dix-huit textes sous ce titre, cet ouvrage bilingue avait pour ambition d'offrir un tableau des recherches actuelles qui, menées à travers le monde, semblaient les plus prometteuses pour l'avenir des études sur le dix-huitième siècle. Or, ce qui ressort clairement de ce recueil, c'est à quel point la recherche dix-huitiémiste des dernières années s'est fait sans cesse l'écho de l'histoire du temps présent, comme le suggèrent plusieurs articles portant tantôt sur la figure de l'esclave noir, tantôt sur celle du policier parisien ou encore de l'Indien guarani du Paraguay.¹ Dans tous les cas, ce sont des territoires oubliés et des mémoires négligées dont la recherche contemporaine s'est surtout emparée. Jadis relégués à la périphérie des Lumières, 'ces objets d'étude forment, au cœur de notre époque et de nos travaux, une sorte d'empire des marges où se côtoient, pêle-mêle, vaincus de l'histoire et utopies entravées, traces oubliées, acteurs anonymes et destins restés muets'.² Ce phénomène complexe tient sans doute, pour une bonne part, à un contexte intellectuel général qui, comme le résume fort bien Penelope J. Corfield dans les pages de ce volume, est déterminé par un monde, celui des deux premières décennies du vingt-et-unième siècle, que caractérise '*a more individualised culture and society*' et qui, de ce fait, s'intéresse avant tout à l'étude des '*personal and societal perceptions of the diverse roles embraced by individuals in their daily lives*'.³ L'une des conséquences majeures de cette nouvelle manière d'envisager et d'écrire l'histoire sociale et culturelle aura certainement consisté à faire entendre la voix des femmes et, plus spécialement, à rendre compte d'une expérience historique vécue dans la diversité des destins. C'est ce dont témoignent, par exemple, les innombrables travaux centrés sur des figures féminines particulières, sur lesquels revient, dans *L'Avenir des Lumières*, Gina Luria Walker, en montrant bien en quoi leurs biographies retrouvées permettent de

véritablement recréer ce qu'elle nomme '*a female intellectual tradition*'.⁴ Ce sont, du reste, autour de ces questions, devenues si cruciales aujourd'hui, que s'est réunie en 2019 à Édimbourg la communauté dix-huitiémiste internationale, dont plusieurs représentants se sont d'ailleurs plus particulièrement intéressés au thème des identités féminines et de leur formation.⁵

Toutefois, l'intérêt que suscite cette problématique à notre époque invite également à évoquer l'un des destins possibles des études sur le dix-huitième siècle, qui pourrait bien consister à tirer, de quelque deux décennies de travaux consacrés à la diversité des identités, le projet de mieux comprendre celles-ci à partir de leur humanité commune. Autrement dit, comme le suggère encore une fois Penelope J. Corfield, '*studying human differences may eventually come full circle to studying their shared personhood*'.⁶ Certes, le sens des individualités qu'aiguise, de nos jours, l'influence exercée par le néolibéralisme devait d'autant plus inciter la recherche dix-huitiémiste à s'intéresser aux diverses formes d'expression du souci de soi au dix-huitième siècle que la civilisation des Lumières en représente, à bien des égards, l'origine. Suivant cette perspective, notre époque ne ferait que radicaliser le projet des Lumières; elle ne serait même que le prolongement de cette première modernité, simplement 'débarassée des freins institutionnels qui empêchaient les grands principes structurants qui la constituent (l'individualisme, la technoscience, le marché, la démocratie) de se manifester à plein'.⁷ En même temps, par-delà ce souci de la singularité des individus, de leurs plaisirs et de leur bonheur comme de leurs désirs et de leurs rêves, le dix-huitième siècle ne néglige pas pour autant le vaste domaine des identités communes et partagées. Voilà, du moins, ce que donnent à penser deux récits autobiographiques intitulés 'Histoire de ma littérature' et 'Mes souvenirs', manuscrits inédits que l'on doit à Marie Geneviève Charlotte Thiroux d'Arconville et dont je travaille actuellement à proposer une première édition.⁸ Ces deux textes ne cherchent pas, comme l'avait fait Rousseau dans ses *Confessions*, à enraciner l'identité dans le sentiment intime de soi; ils proposent plutôt, comme on le verra, ce que M^{me} d'Arconville nomme une 'histoire de [s]a tête',⁹ autrement dit, une généalogie de ce qu'on appellera plus tard une *personnalité intellectuelle*.

I. Une 'histoire de ma tête'

Née en 1720 à Paris et morte en 1805 au terme d'une très longue vie, Marie Geneviève Charlotte Thiroux d'Arconville est une auteure polygraphe dont les ouvrages se seront succédé pendant près d'un demi-siècle au gré d'une activité aussi foisonnante qu'éclectique. 'Science, histoire, morale, littérature, tout était de son ressort',¹⁰ comme le souligne en 1820 une *Biographie nouvelle des contemporains*. Femme de lettres, elle publie plusieurs essais où se perpétue l'esprit des moralistes du dix-septième siècle, qu'il s'agisse d'ouvrages comme *De l'amitié* (1761) ou encore *Des passions* (1764).¹¹ Mais elle cultive aussi presque tous les genres, depuis l'histoire jusqu'à la poésie et au roman, avec deux titres, les *Lettres de Monsieur de Nerville à Madame de Mirevaux* (1763) et les *Mémoires de Mademoiselle de Valcourt* (1767).¹² À ces ouvrages s'ajoutent ses très nombreuses traductions d'œuvres d'imagination, telles les *Lettres d'un Persan en Angleterre* (1770) de George Lyttelton.¹³ En même temps, à ce travail de passeur culturel entre l'Angleterre et la France correspond, dans le domaine des sciences de la nature, la traduction de deux importants ouvrages de savants anglais. Le premier est le *Traité d'ostéologie* (1759) d'Alexander Monro, qu'elle enrichit de nombreuses planches;¹⁴ le second, les *Leçons de chimie* (1759) de Peter Shaw, qu'elle fait précéder d'un long discours préliminaire qui, comme l'a souligné la critique, 'constitue une remarquable histoire de cette science'.¹⁵ Elle-même femme de sciences, elle se signale surtout par la publication d'un *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction* (1766). Cet imposant cahier de laboratoire atteste d'autant plus de ses qualités de chimiste que ses expériences la conduisent à formuler une hypothèse promise à un brillant avenir, celle suivant laquelle la décomposition des matières

organiques résulte du ‘contact avec l’air extérieur’,¹⁶ dans un contexte où prévalait généralement une tout autre thèse, celle de la génération spontanée. Enfin, en 1775, quand elle décide de regrouper en sept volumes ses traductions, tous ses précédents ouvrages et quelques inédits, ses *Mélanges de littérature, de morale et de physique*¹⁷ annoncent et résument, par leur titre même, le parcours de cette polygraphe qui fut peut-être l’une des femmes les plus savantes de son temps.

Pourtant, l’histoire de sa littérature ne s’interrompt pas en 1783, année où paraît son dernier ouvrage, l’*Histoire de François II*. Aux nombreux imprimés qu’elle avait publiés s’ajoute désormais un vaste corpus formé de manuscrits, écrits après la Révolution et longtemps considérés comme perdus. Avec ses quelque 5 000 pages réunies en douze volumes, cet imposant massif regroupe, sous le titre de *Pensées, réflexions et anecdotes*, plus de deux cents essais rédigés entre 1801 et 1805, c’est-à-dire au cours des quatre dernières années de la vie de l’auteure. Or, dans le cinquième volume de ces œuvres inédites qu’elle dicte à son secrétaire, M^{me} d’Arconville revient sur l’‘Histoire de [s]a littérature’, de manière à proposer ce qu’elle-même appelle, on s’en souvient, ‘l’histoire de [s]a tête’.¹⁸ Comme Marie-Laure Girou-Swidorski et moi-même le rappelions ailleurs, ‘les anecdotes qu’elle rapporte alors inscrivent dans une généalogie remontant à l’enfance cette curiosité encyclopédique et cette activité éclectique qui la portaient tantôt à écrire des vers ou des pensées morales, tantôt à entreprendre ses premières expériences de chimie’.¹⁹ Mais examinons dans quels termes elle s’adresse à ses lecteurs au seuil de ce texte:

J’étais née malheureusement avec une tête très vive et une imagination qui, ne l’étant pas moins, avait besoin d’être alimentée. Ayant perdu ma mère à quatre ans et demi, mon père m’abandonna à des gouvernantes qui étaient comme la plupart hors d’état de me donner de l’éducation. Je me trouvai donc réduite à m’élever moi-même, sans aucun secours, sans conseil, ne voyant personne et n’ayant que ma sœur, plus jeune que moi de trois ans et demi, pour société et pour amie. On ne me donnait aucun livre à lire et j’étais d’une ignorance absolue.²⁰

La manière dont s’amorce ce récit invite d’abord à poser le problème de la formation des identités féminines au dix-huitième siècle, en regard d’un discours social dont les échos se font partout entendre dans la prose de M^{me} d’Arconville et qui procède directement de la civilisation des Lumières. Celle-ci, on le sait, confère un rôle déterminant à l’éducation, à la suite notamment de quelques grands traités parus à la fin du dix-septième siècle, qu’il s’agisse du livre de Fénelon sur *L’éducation des filles* (1687) ou encore d’un ouvrage comme *De l’éducation des enfants*²¹ (1693) de John Locke. Si le philosophe anglais lègue au siècle des Lumières une attitude pragmatique valorisant exercices et exemples qui parlent aux sens et à l’imagination au détriment des règles et des préceptes, Fénelon, lui, écrit d’abord pour défendre une cause: celle de l’éducation des filles. Or, c’est dans le prolongement de ce double héritage que M^{me} d’Arconville propose une histoire de sa tête qui, déplorant la façon commune d’éduquer les enfants, participe de la critique de l’éducation traditionnelle – et négligée des filles, trop souvent confiée à des gouvernantes incultes. Au reste, ce passage est tout à fait exemplaire d’un récit de soi qui, chez M^{me} d’Arconville, incorpore presque à chaque phrase des fragments du discours social. Tantôt, lorsqu’elle évoque le goût très vif qu’elle conçoit encore enfant pour les vers, elle déclare qu’elle était tellement occupée de poésie ‘que la *métromanie* était devenue une véritable passion’²² chez elle – reprenant ainsi un terme, celui de *métromanie*, inventé par Alexis Piron en 1733 et soulignant même ce mot dans le texte comme elle le fait chaque fois qu’elle recourt à un néologisme en vogue.²³ Tantôt, elle revient sur les traductions de poètes anglais qu’elle publia quelque trente plus tard, faisant notamment paraître en 1771 une édition française des *Méditations sur les tombeaux* de James Hervey,²⁴ c’est-à-dire à une époque où la poésie des tombeaux que cultive l’*English Graveyard School* devient l’un des emblèmes de la littérature nouvelle en train de s’inventer. Tantôt, enfin, elle rappelle qu’en 1766, elle donna au public son *Essai sur la putréfaction*,²⁵ ouvrage dont l’idée lui vint des travaux de l’Anglais John Pringle, médecin

général des armées britanniques, qui publia en 1752 un livre sur les maladies des armées, accompagné d'un *Traité sur les substances septiques et antiseptiques*, 'c'est-à-dire susceptibles d'accélérer ou de retarder la putréfaction ou la gangrène des chairs'.²⁶ Indissociable de la science des Lumières, la pratique de la chimie, tout comme celle des Lettres et de toutes les autres sciences, fait donc en sorte qu'en écrivant 'l'histoire de sa tête', M^{me} d'Arconville sollicite, on s'en aperçoit, plusieurs mémoires à la fois, et

[...] d'abord 'une mémoire professionnelle', riche d'un savoir encyclopédique, accumulé au fil des décennies et des ouvrages historiques, littéraires ou scientifiques; puis une autre, 'personnelle et sociale à la fois', nourrie par une longue expérience et une existence inscrite au sein de la République des Lettres européenne et de vastes réseaux de sociabilité savante; et, enfin, une 'mémoire intime', où se retrace une singularité de sentiments.²⁷

Or, c'est justement cette multiplicité des mémoires qui, chez elle, fait en sorte que le récit de soi suppose tout autant de rentrer en soi-même, afin de s'y livrer à un effort d'anamnèse, que de retrouver un monde englouti qui a existé aussi bien en soi qu'hors de soi.

II. *Les archives du Moi*

En ce sens, pareille démarche me semble tout à fait caractéristique des dernières décennies des Lumières. Dans ses textes autobiographiques, l'écriture de M^{me} d'Arconville s'efforce en effet d'approfondir le projet qu'avaient conçu les moralistes depuis Montaigne ou La Rochefoucauld, mais de telle manière que la connaissance de soi, forme par excellence de la sagesse classique, y devient l'objet d'une enquête plus vaste dont le domaine s'étend désormais jusqu'aux influences qu'exercent les déterminations sociales sur les impulsions les plus intimes du cœur et de l'esprit. Voilà, du moins, ce que semble montrer ce second extrait, tiré de 'Mes souvenirs' et dans lequel M^{me} d'Arconville raconte ce qu'elle éprouva au moment où, en 1756, parut son premier livre, qui était la traduction de l'*Avis d'un père à sa fille* de lord Halifax:

[L]amour-propre saisit aisément tout ce qui peut le flatter. Je me rappelle dans ce moment que je baisai de joie la première feuille d'impression qu'on m'apporta, mais je me promis bien que le public ne serait jamais instruit que je fissé gémir les presses, tout en désirant qu'il lût ce dont elles lui procureraient la connaissance, et j'ai été fidèle à mon serment, non par modestie, car je ne prétends point me parer d'une qualité que je n'avais pas, mais par calcul et pour m'éviter des chagrins qui m'eussent été très sensibles. En effet, toute femme qui a la prétention de jouer le rôle de savante s'expose à ternir sa réputation, par le faiseur qu'on lui suppose, et à mettre toutes les femmes contre elle.²⁸

Dans cet extrait, le récit de soi s'affirme comme indissociable d'un effort d'analyse morale qui, on le voit, comporte au moins deux foyers. Premièrement, lorsque M^{me} d'Arconville réfléchit sur le statut social de la femme auteure, elle aborde la question du point de vue de ce que le dix-huitième siècle appelle les *mœurs*, c'est-à-dire ces habitudes et ces usages qui, en façonnant l'esprit d'une nation ou d'un groupe social, 'influencent sur la manière de penser, de sentir et d'agir'²⁹ de chacun, comme l'observe Charles Pinot Duclos dans ses *Considérations sur les mœurs de ce siècle* (1751). Mais si ce regard déjà sociologique exprime, on l'a vu, l'une des évolutions majeures que connaît la pensée morale au siècle des Lumières, il reste, en même temps, étroitement associé à un autre point de vue: celui qu'avaient illustré les moralistes classiques, pour lesquels toutes les passions humaines dérivent de l'amour-propre. C'est que, depuis ses premiers livres jusqu'aux récits autobiographiques rédigés au soir de sa vie, M^{me} d'Arconville n'oublie jamais ses illustres prédécesseurs du Grand Siècle, qui avaient fait de la notion d'amour-propre un concept anthropologique privilégié, susceptible d'éclairer plusieurs questions jugées essentielles dans l'entreprise de connaissance de soi et, notamment, la prétention infinie dont s'enivre le cœur humain et

qui rend absolument vaine l'ambition de s'élever seul jusqu'à la vertu et au désintéressement. '[L]'amour-propre saisit aisément tout ce qui peut le flatter', écrit-elle, rapportant ainsi toutes les expressions de la modestie et, plus généralement, toute conduite vertueuse à la nature profondément haïssable d'un cœur par essence égoïste que gouvernement en permanence des calculs intéressés. Ces mouvements secrets de l'amour-propre, que Madame d'Arconville appelle ailleurs 'la passion des passions',³⁰ représentent, au demeurant, l'un des objets privilégiés de l'analyse morale dans toute son œuvre: partout, elle s'emploie à 'déchirer le voile qui [les] couvre',³¹ ou encore à 'retourner une médaille' dont l'avvers est séduisant mais le revers, 'triste et humiliant pour la race humaine'.³²

En somme, en écrivant 'l'histoire de [s]a tête', M^{me} d'Arconville offre d'elle-même un portrait dont les différentes expressions font apercevoir *à la fois* certaines des attitudes les plus caractéristiques de la pensée morale du dix-septième siècle *et* de la philosophie du dix-huitième, qui cherche à inscrire la fabrique des œuvres dans un contexte plus large, suivant un point de vue qui annonce déjà l'histoire littéraire, voire la sociologie de la littérature. À ce titre, elle incarne une figure assurément représentative de la femme de lettres des Lumières, dont l'identité s'enracine si souvent dans ce que Jean Dagen a appelé un 'siècle de deux cents ans',³³ les inspirations venues du dix-septième siècle s'entremêlant sans cesse, chez elle comme chez tant d'autres, aux accents nouveaux de la démarche critique propre au dix-huitième. Cette identité plurielle se fixe d'abord dans un ensemble de références littéraires, qu'évoque son 'Histoire de ma littérature' à propos de ses premières lectures, alors que M^{me} d'Arconville écrit: 'Cependant ma gouvernante m'ayant prêté le roman d'Hyppolite³⁴ et m'ayant fait le récit de celui de *L'Astrée*,³⁵ ils me donnèrent des idées romanesques et m'apprirent qu'outre la prose que je parlais, et dont j'ignorais le nom, on faisait des vers dans la même langue'.³⁶ Véritable arrière-pays de la personnalité intellectuelle de M^{me} d'Arconville, cette mémoire lettrée fait de la culture non seulement classique, mais également galante et mondaine une dimension essentielle de son paysage mental. Ailleurs, dans son 'Histoire de ma littérature', on lit: 'Je m'étais aussi amusée, depuis l'âge de 25 ans, à écrire dans mes moments de loisir, les bons mots et les anecdotes que j'entendais raconter dans la société'.³⁷ Quelques pages auparavant, cette culture mondaine détermine même jusqu'à la première idée que M^{me} d'Arconville se fait de l'écriture de soi, alors conçue dans le souvenir des Mémoires aristocratiques, comme l'atteste ce passage: 'J'avais commencé mon histoire, laquelle, comme il est aisé de le juger, était peu remplie d'événements; mais je n'y mettais pas moins le plus vif intérêt. Mon père avait un livre de blasons, que je le priai de me prêter; je l'étudiai avec tant d'assiduité que je parvins à être passablement instruite sur cette science'.³⁸

Moralistes et mémorialistes classiques, romans galants, recueil de bons mots et science héraldique: si caractéristique de la civilisation du Grand Siècle, ce premier héritage s'allie pourtant à des préoccupations qui étaient demeurées étrangères à la culture classique. Lisons, par exemple, ce passage de son 'Histoire de ma littérature':

Mon père m'[a] mariée à l'âge de quatorze ans; quoique je fusse trop ignorante encore pour être en état de porter aucun jugement sur un ouvrage de quelque genre qu'il fût, je rougis de honte en jetant un coup d'œil sur toutes les platitudes que j'avais écrites, qui étaient en grand nombre, et je les mis au feu. Je les ai beaucoup regrettées et les regrette encore; car j'y lirais l'histoire de ma tête et des progrès qu'elle a faits depuis mon enfance, ce qui serait pour le moins aussi intéressant que celle de ma vie, que d'ailleurs on n'oublie point.³⁹

Mariée jeune – à sa requête et à un âge qui n'a rien d'étonnant pour une femme de sa condition –, M^{me} d'Arconville envisage ici ses écrits de jeunesse de deux manières. Il semble que ce ne soit d'abord que de simples *platitudes*, ce jugement sans concession prolongeant manifestement la même volonté de lucidité, le même exercice du regard éloigné dont se réclamaient les moralistes pour mieux mettre à distance les illusions qu'enfante l'amour-propre au nom d'une impitoyable exigence de discernement critique. Toutefois, et cet

aspect me semble capital, ce récit n'invite nullement à conclure que le regret ultérieur d'avoir jadis détruit ces manuscrits serait une manifestation d'amour-propre, comme l'aurait assurément fait, un siècle auparavant, un La Rochefoucauld ou un Pascal pour lequel la nature 'de ce moi humain est de n'aimer que soi et de ne considérer que soi'.⁴⁰ Bien au contraire, ces *platitudes* acquièrent ici le statut d'*archives du Moi*, c'est-à-dire de documents utiles au projet d'écrire une 'histoire de sa tête'.

Dans ce contexte, cette histoire est désormais conçue comme indissociable d'une enquête généalogique, elle-même portée par une volonté de savoir où s'affirme déjà le projet de faire des premiers âges de la vie l'objet d'une science de l'Homme. Surtout, ce projet s'invente en recourant à des méthodes qui seront bientôt celles des sciences humaines et, en particulier, celles de la science historique du dix-neuvième siècle. Comme l'écrit Madame d'Arconville dans sa préface à son *Histoire de François II* (1783), l'écriture de l'Histoire exige d'abord et avant tout de travailler avec toute la rigueur possible à l'établissement des faits, en interrogeant notamment des documents 'qu'on ne puisse révoquer en doute', c'est-à-dire 'les pièces mêmes conservées dans les archives ou dans les bibliothèques'.⁴¹ Si pareille démarche exprime un sens éminemment moderne de la critique des sources, l'enquête historique ne saurait pourtant se réduire aux seules archives, dans la mesure où 'tous les événements ne s'y trouvent pas'.⁴² Aussi l'historien doit-il également recourir aux mémorialistes et, plus généralement, aux textes autobiographiques, comme le soutient encore Madame d'Arconville dans l'un de ses essais consacré à l'écriture de l'Histoire. De fait, c'est à ces

Mémoires particuliers que nous devons avoir recours pour être instruits de cet intérieur *domestique* [...], soit dans la politique, soit dans les intrigues de cour, soit enfin dans ces détails minutieux, en apparence, de la conduite des princes dans leur vie privée, de leur caractère dominant et de leurs faiblesses, causes souvent primordiales des événements les plus importants. [...]. On y trouve de plus, ce qui à mon gré est inappréciable (il y a un vieux proverbe qui nous assure *qu'il n'y a point de héros pour son valet de chambre*: nous voyons dans ces Mémoires *les Grands en bonnet de nuit*), toutes leurs petites intrigues pour les plus minces objets, qui cependant les occupent sérieusement, les misères les plus puériles, dont ils devraient rougir, en un mot ce qui nous peint l'homme dans toute sa *nudité*.⁴³

Or, ce sont justement ces objets les plus minces, mais reçus comme véritables et authentiques, dont la réflexion historiographique du dix-huitième siècle avait déjà consacré l'importance. Songeons, par exemple, à Rousseau qui, dans *l'Émile*, écrivait: 'La physionomie ne se montre pas dans les grands traits, ni le caractère dans les grandes actions; c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre'.⁴⁴ Aussi déplorait-il la timidité des historiens modernes qui proscrivent de leurs récits 'les détails familiers et bas, mais vrais et caractéristiques'.⁴⁵ Il en va de même chez Madame d'Arconville qui, tantôt dans les textes qu'elle consacre à l'écriture de l'histoire, tantôt dans ses textes autobiographiques, insiste sur l'importance de toutes ces 'petites intrigues', de toutes ces 'misères les plus puériles', autrement dit, de toutes ces bagatelles qui tirent leur valeur de leur capacité à dévoiler une vérité humaine à la faveur du récit de platitudes prétendues où, pourtant, se révèlent des *faits* essentiels.⁴⁶

Observons, pour conclure, que ce tour nouveau qu'adopte la pensée morale de Madame d'Arconville est bien sûr largement tributaire de l'importance que représente, pour elle, la méthode scientifique dont Marie-Laure Girou-Swidorski et moi-même avons déjà cherché à montrer en quoi celle-ci constitue, pour ainsi dire, le ferment de sa pensée⁴⁷. Dans son 'Histoire de ma littérature', voici, par exemple, dans quels termes elle évoque le passage, chez elle, de la jeunesse à la maturité:

Mon jugement s'étant enfin formé avec l'âge, et ayant comparé mes insipides ouvrages avec les vers sublimes que j'avais occasion de lire, je renonçai absolument à la poésie, sentant qu'elle ne pouvait avoir d'autre mérite que celui de présenter des tableaux enchanteurs qui n'apprennent rien; aussi ce

goût n'appartient-il qu'à la jeunesse, l'âge mûr en guérit et l'on [n']aime plus que les *faits* qui nous instruisent soit de la saine morale, soit de l'histoire ou des sciences.⁴⁸

Cette valorisation des *faits*, terme où s'exprime à l'évidence une exigence de positivité, se retrouve dans plusieurs textes de M^{me} d'Arconville, qu'il s'agisse de son discours préliminaire aux *Leçons de chimie* de Peter Shaw, de sa préface à l'*Histoire de François II* ou encore de son essai 'Sur l'histoire'. En même temps, dans ce passage de la poésie à la philosophie morale, à l'histoire et aux sciences, c'est non seulement l'aventure intellectuelle d'une femme savante qui se donne à lire, mais également celle de toute une culture qui, entre Régence et Révolution, s'est elle aussi nourrie du souvenir de *L'Astrée* ou des *Maximes* de La Rochefoucauld, tout en méditant de plus en plus les leçons qu'invitaient à tirer les *Éléments de la philosophie de Newton*. Aussi l'identité qui se donne à lire dans cette 'Histoire de ma littérature' ou encore dans 'Mes souvenirs', permet-elle tout autant de reconstituer 'a female intellectual tradition'⁴⁹ que d'appréhender un destin qui s'est vécu et s'est pensé au sein d'expériences communes et partagées. Autrement dit, comme l'écrit ailleurs M^{me} d'Arconville elle-même, 'l'homme est fait pour la société', non 'pour cette société forcée et habituelle, telle que celle des maris et des femmes, et des pères et mères avec leurs enfants', mais une société d'élection, fondée à la fois sur la liberté, qui 'est chère à tous les hommes', et sur 'des occupations sérieuses et utiles que dictent l'inclination et le talent'.⁵⁰ À vrai dire, l'identité de M^{me} d'Arconville est indissociable de cette société d'élection ou, si l'on préfère, d'un réseau de sociabilité, lui-même fondé sur des 'occupations utiles' et au sein duquel l'identité des individus doit d'abord être envisagée en fonction de leur 'shared personhood'.⁵¹

NOTES

-
1. Voir notamment les articles de Marcel Dorigny, 'De la guerre de Sept Ans à la Révolution française. Apogée de la traite négrière coloniale, effondrement des "anciens empires" coloniaux et émergence des projets de "colonisations nouvelles"', de Vincent Denis, 'La police au siècle des Lumières' et de Kenta Ohji, 'L'utopie barrée. À propos des missions jésuites du Paraguay d'après l'*Histoire des deux Indes*', dans *L'Avenir des Lumières / The Future of Enlightenment*, préface de Robert Darnton, éd. Lise Andries et Marc André Bernier (Paris: Éditions Hermann, 2019), p.281-98, p.185-200 et p.299-318.
 2. Voir l'introduction que nous proposons à ce volume, dans *L'Avenir des Lumières*, p.13.
 3. Penelope J. Corfield, 'Introduction. Enlightenment Womanhood, Manhood, Sexualities and Personhood: Thematic Overview', dans *L'Avenir des Lumières*, p.95.
 4. Gina Luria Walker, 'Women's History: Galvanizing Marginality', dans *L'Avenir des Lumières*, p.116.
 5. C'est ainsi que cet article est tiré d'une communication qui a été prononcée dans un atelier intitulé 'Écriture de soi et formation des identités féminines', qu'ont organisé Andréane Audy-Trottier (Université du Québec à Trois-Rivières) et Kim Gladu (Université du Québec à Rimouski) les 14-19 juillet 2019 à l'occasion du congrès de la Société internationale d'étude du dix-huitième siècle, tenu à Édimbourg sous le thème 'Lumières et identité'.
 6. Corfield, 'Introduction', *L'Avenir des Lumières*, p.91.
 7. Sébastien Charles, 'De la postmodernité à l'hypermodernité', *Argument. Politique, société, histoire* 8, 1 (automne 2005–hiver 2006), consulté le 1^{er} décembre 2019, URL: <http://www.revueargument.ca/article/1969-12-31/332-de-la-postmodernite-a-lhypermodernite.html>
Sur ce point, voir également l'ouvrage de Gilles Lipovetsky et Sébastien Charles, *Les temps hypermodernes* (Paris: Grasset, 2004).
 8. Voir Marie Geneviève Charlotte Thiroux d'Arconville, 'Histoire de ma littérature', vol. 5, p.169-225 et 'Mes souvenirs', vol. 9, p.342-43, dans *Pensées, réflexions et anecdotes* (Ottawa: Bibliothèque de l'Université d'Ottawa, Archives et collections spéciales, collection Charles-Le Blanc, PQ 2067.T28 A6 1800).
 9. Thiroux d'Arconville, 'Histoire de ma littérature', p.176.
 10. Antoine Vincent Arnault et al., *Biographie nouvelle des contemporains, ou Dictionnaire historique et raisonné de tous les hommes qui, depuis la Révolution française, ont acquis de la célébrité par leurs actions, leurs écrits, leurs erreurs ou leurs crimes, soit en France, soit dans les pays étrangers* (Paris: Librairie historique, 1820), vol. 1, p.234.
 11. Voir Thiroux d'Arconville, *De l'amitié* (Amsterdam: Desaint et Saillant, 1761); et *Des passions, par l'auteur du traité de l'Amitié* (Londres: s.n., 1764). Ces deux ouvrages furent souvent réédités et même attribués à Diderot

par leur traducteur allemand; voir *Des Herrn Diderot Moralische Werke* (Francfort et Leipzig: Hermann, 1770), vol. 1 'Abhandlung von der Freundschaft' (trad. de *De l'amitié*) et vol. 2 'Abhandlung von den Leidenschaften' (trad. de *Des passions*).

12. Voir Thiroux d'Arconville, *Lettres de Monsieur de Nerville à Madame de Mirevaux*, dans *Mélanges de littérature, de morale et de physique* (Amsterdam: aux dépens de la Compagnie, 1775), vol. 5 [ce roman est d'abord paru sous le titre de *L'amour éprouvé par la mort, ou Lettres de deux amants de vieille roche* (Paris: Jean-Baptiste-Guillaume Musier, 1763)]; et les *Mémoires de mademoiselle de Valcourt* (Paris: Lacombe, 1767), réédités dans les *Mélanges de littérature, de morale et de physique* (Amsterdam: aux dépens de la Compagnie, 1775), vol. 4.

13. Voir George Lyttelton, *Lettres d'un Persan en Angleterre, à son ami à Ispahan, ou Nouvelles lettres persanes*, [trad. Thiroux d'Arconville] (Londres: Costard, 1770).

14. Voir Alexander Monro, *Traité d'ostéologie, où l'on a ajouté des planches en taille-douce qui représentent au naturel tous les os de l'adulte et du fœtus, avec leurs explications*, [trad. Thiroux d'Arconville] (Paris: Guillaume Cavelier, 1759). Sur cet ouvrage, voir Nina R. Gelbart, 'Splendeur et squelettes: la "traduction" anatomique de Madame Thiroux d'Arconville', dans *Madame d'Arconville. Une femme de lettres et de sciences au siècle des Lumières*, éd. Patrice Bret et Brigitte Van Tiggelen (Paris: Hermann, 2011), p.55-70.

15. Élisabeth Badinter, 'Préface. Lever le voile de l'anonymat', dans *Madame d'Arconville*, p.9.

16. Thiroux d'Arconville, *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction* (Paris: Didot le Jeune, 1766), p.546. Sur cet ouvrage, voir, en particulier, Élisabeth Bardez, 'Madame d'Arconville a-t-elle sa place dans la chimie du XVIII^e siècle?', dans *Madame d'Arconville, moraliste et chimiste au siècle des Lumières. Édition critique*, éd. Marc André Bernier et Marie-Laure Girou Swiderski (Oxford: Voltaire Foundation, 'Oxford University Studies in the Enlightenment', 2016: 01), p.161-182.

17. Voir Thiroux d'Arconville, *Mélanges de littérature, de morale et de physique* (Amsterdam: aux dépens de la Compagnie, 1775), 7 vol.

18. Thiroux d'Arconville, 'Histoire de ma littérature', p.176.

19. Bernier et Girou Swiderski, 'Présentation. Madame d'Arconville (1720-1805): récit de soi et discours sur la science au siècle des Lumières', dans *Madame d'Arconville, moraliste et chimiste*, p.1-29, et p.1 pour la citation.

20. Thiroux d'Arconville, 'Histoire de ma littérature', p.170-171.

21. Voir John Locke, *Some Thoughts Concerning Education* (1693); *De l'éducation des enfants*, trad. Coste (Amsterdam: A. Schelte, 1695).

22. Thiroux d'Arconville, 'Histoire de ma littérature', p.177.

23. Il s'agit d'un terme qu'avait mis à la mode *La métromanie* d'Alexis Piron, qui avait été jouée pour la première fois le 7 janvier 1733: 'Il paraît donc que c'est lui qui est l'auteur du mot' (Littré, 1872).

24. James Hervey, *Méditations sur les tombeaux*, [trad. Thiroux d'Arconville] (Paris: s.n., 1771); ce morceau, écrite, 'est d'une grande beauté, [...] moins triste et plus consolant, à mon avis, que les *Nuits* d'Yonc [Young]' (Thiroux d'Arconville, 'Histoire de ma littérature', p.195).

25. Voir Thiroux d'Arconville, 'Histoire de ma littérature', p.194.

26. John Pringle, *Observations sur les maladies des armées dans les camps et dans les garnisons, avec un Traité sur les substances septiques et antiseptiques* (Paris: Ganeau, 1755), paru en anglais en 1752 sous le titre *Observations on the diseases of the army*; je reprends ici les remarques de Bardez, 'Madame d'Arconville a-t-elle sa place dans la chimie du XVIII^e siècle?', p.175.

27. Bernier et Girou Swiderski, 'Présentation. Madame d'Arconville (1720-1805): récit de soi et discours sur la science au siècle des Lumières', p.9.

28. Thiroux d'Arconville, 'Mes souvenirs', p.335-36; à comparer avec le récit du même épisode dans 'Histoire de ma littérature', p.180-81: 'Cependant j'en vins à bout, et un de mes amis qui était dans ma confidence et qui savait très bien l'anglais, l'ayant lu avec la plus [grande] attention, me dit que je pouvais le faire imprimer; j'avoue que j'en fus transportée d'aise. Je fis une petite préface, où je donnai un détail succinct de la vie de milord Halifax, et chargeai le précepteur de mes enfants de faire imprimer mon ouvrage, sans me nommer; car j'étais très déterminée à ne jamais instruire le public de mes occupations littéraires. J'ai été fidèle au parti que j'avais pris sur cet objet, ayant fait réflexion qu'il y avait toujours à perdre pour une femme de se déclarer auteur, et très peu à y gagner. J'attendais avec impatience la première feuille de mon ouvrage, on me l'apporta enfin et je confesse avec franchise que j'eus tant de plaisir à la voir, et surtout à la lire, que je ne pus m'empêcher de la *baiser* de tout mon cœur'. Ailleurs, elle écrit, à propos des femmes auteures: 'Affichent-elles la science ou le bel esprit? Si leurs ouvrages sont mauvais, on les siffle; s'ils sont bons, on les leur ôte, il ne leur reste que le ridicule de s'en être dites les auteurs'; passage cité dans Patrice Bret, 'M^{me} d'Arconville, femme de sciences au temps des Lumières', *Pour la Science* 402 (avril 2011), p.84.

29. Charles Pinot Duclos, *Considérations sur les mœurs de ce siècle* (Paris: Prault fils, 1751), p.7.

30. Thiroux d'Arconville, 'Des erreurs', vol. 7, p.259.

31. Thiroux d'Arconville, 'Sur la coquetterie', vol. 1, p.75.

32. Thiroux d'Arconville, 'Sur le tête-à-tête', vol. 3, p.261.

-
33. Voir Jean Dagen et Philippe Roger (dir.), *Un siècle de deux cents ans? Les XVII^e et XVIII^e siècles. Continuités et discontinuités* (Paris: Desjonquères, 2004).
34. *L'Histoire d'Hyppolite* (1690) est un roman héroïque d'aventure chevaleresque de Madame d'Aulnoy.
35. *L'Astrée* (1607-1627) est un roman pastoral d'Honoré d'Urfé qui a nourri l'imaginaire galant, comme en témoignent de très nombreuses rééditions, dont celle que fournit, en version abrégée, l'abbé de Choisy en 1712 sous le titre de *La nouvelle Astrée*.
36. Thiroux d'Arconville, 'Histoire de ma littérature', p.171; au surplus, le passage fait évidemment allusion au *Bourgeois gentilhomme* (1670) de Molière.
37. Thiroux d'Arconville, 'Histoire de ma littérature', p.222.
38. Thiroux d'Arconville, 'Histoire de ma littérature', p.222.
39. Thiroux d'Arconville, 'Histoire de ma littérature', p.173-174.
40. Blaise Pascal, *Les Pensées de Pascal*, éd. Jean Mesnard (Paris: SEDES, 1976), p.146. Voir, sur ces questions, les analyses, devenues classiques, de Paul Bénichou, *Morales du Grand Siècle* (Paris: Gallimard, 1948).
41. Thiroux d'Arconville, *Histoire de François II, roi de France et de Navarre, suivie d'un discours traduit de l'Italien de M. Suriano, ambassadeur de Venise en France, sur l'état de ce royaume à l'avènement de Charles IX au trône* (Paris: Belin, 1783), p.xv.
42. Thiroux d'Arconville, *Histoire de François II*, p.xv.
43. Thiroux d'Arconville, 'Sur l'histoire', vol. 1, p.230-233; c'est l'auteure qui souligne.
44. Jean-Jacques Rousseau, *Émile, ou De l'éducation*, éd. A. Charrak (Paris: Éditions Flammarion, 2009), livre IV, p.348.
45. Rousseau, *Émile*, p.347.
46. Sur cette question, je me permets de renvoyer à M. A. Bernier 'De l'anecdote historique à l'écriture biographique chez Madame d'Arconville', dans *Le passé composé. Mise en œuvre du passé dans l'écriture factuelle: histoire, mémoires, journaux et lettres (1550-1850)*, éd. Frédéric Charbonneau et Marie-Paule De Weerd Pilorge (Paris: Classiques Garnier, 2020), p.107-122.
47. Voir Bernier et Girou Swiderski, 'Présentation. Madame d'Arconville (1720-1805): récit de soi et discours sur la science au siècle des Lumières', p.16-17: 'De fait, si la présidente a prudemment inauguré sa carrière de femme de lettres en proposant d'abord des traductions ou des essais de morale, genres où l'ambition féminine pouvait plus librement s'affirmer, l'examen attentif de la chronologie permet de soutenir que, dès les années 1750, la tentation scientifique devient, pour ainsi dire, le ferment de sa pensée'.
48. Thiroux d'Arconville, 'Histoire de ma littérature', p.178-179; c'est l'auteure qui souligne.
49. Walker, 'Women's History: Galvanizing Marginality', p.116.
50. Thiroux d'Arconville, 'Sur la solitude', vol. 1, p.303-305.
51. Corfield, 'Introduction', *L'Avenir des Lumières*, p.91.

MARC ANDRE BERNIER est professeur de littérature à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Membre de la Société royale du Canada et directeur du Centre interuniversitaire de recherche sur la première modernité (CIREM 16-18), il a été président de la Société internationale d'étude du dix-huitième siècle (2011-2015). Ses travaux portent aussi bien sur l'histoire de la rhétorique que sur l'écriture des femmes, ou encore les rapports entre littérature et philosophie. Il a fait récemment paraître, avec Marie-Laure Girou Swiderski, *Madame d'Arconville, moraliste et chimiste au siècle des Lumières* (Oxford University Studies in the Enlightenment, 2016) et, avec Lise Andries, *L'Avenir des Lumières / The Future of Enlightenment* (Paris, Éditions Hermann, 2019).